

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

LA QUESTION HUMAINE

Nicolas Klotz

Né à Neuilly sur Seine.

Nicolas Klotz est l'auteur de plusieurs documentaires dont des portraits de musiciens

comme le joueur de sitar Pandit Ravi Shankar,

le pianiste Brad Mehldau

ou le saxophoniste James Carter.

Après deux longs métrages de fiction pour le cinéma

(*La Nuit bengali* et *La Nuit sacrée*

d'après le roman de Tahar Ben Jelloun),

il réalise en 2001 *Paria* qui traite de la vie

des sans domicile fixe, un sujet qu'il avait auparavant abordé en 2000 dans un téléfilm diffusé sur Arte :

Un Ange en danger ; puis en 2005, *La Blessure*

qui raconte le sort de sans-papiers, coincés dans la

zone d'attente de Roissy, qui évitent le retour

au pays en résistant physiquement à la police

et qui se retrouvent à (sur)vivre à Paris.

2007 (sortie France : 12 septembre 2007) - France - couleur - 2h24

film de **Nicolas Klotz**

scénario : **Elisabeth Perceval**, d'après le roman de **François Emmanuel** (2000) - image : **Josée Deshaies** - montage : **Rose-Marie Lausson** - premier assistant réalisateur : **Émile Louis** - décors : **Antoine Platteau** - costumes : **Dorothee Guiraud** - musique : **Syd Matters** - son : **Brigitte Taillandier** - scripte : **Marianne Fricheau** - casting : **Stéphane Batut** et **Isabelle Ungaro** - production : **Sophie Dulac Productions** - producteurs : **Sophie Dulac** et **Michel Zana** - distributeur : **Sophie Dulac Distribution**.

avec : **Mathieu Amalric** (Simon), **Michael Lonsdale** (Mathias Jüst), **Jean-Pierre Kalfon** (Karl Rose), **Lou Castel** (Arie Neuman), **Laetitia Spigarelli** (Louisa), **Valérie Dréville** (Lynn Sanderson), **Edith Scob** (Lucy Jüst), **Delphine Chuillot** (Isabelle), **Rémy Carpentier** (Jacques Paolini), **Nicolas Maury** (Tavera), **Erwan Ribard** (Miguel).

Ce n'est pas tous les jours que l'on voit des films aussi puissants, retors, fascinants, malaisants, traversés de zones d'ombre et de mystères, qui vous hantent longtemps après la projection, brassent en vous une somme de questions et d'interrogations, remuent vos tripes, votre conscience et votre mémoire, et dont la polysémie échappe aux lectures simplistes ou univoques. Comment définir un tel objet ? Une critique de la culture d'entreprise contemporaine ? Une méditation sur l'histoire ? Un essai philosophique en images et sons ? Un film de fantômes ? Une réactivation contemporaine de l'expressionnisme ? Un mix de Jacques Tourneur et Giorgio Agamben ? Un cousin lointain de *La Sentinelle* de Desplechin ? Un tour de magie noire sur le mystère chimique de la présence d'acteurs tous aussi géniaux et singuliers les uns que les autres ? Un film-enquête qui implose en cours de route ? Sans doute un peu tout cela...

Adapté du livre de François Emmanuel, *La Question humaine* commence par un récit en voix off, celui de Simon, psychologue au service des ressources humaines d'une multinationale allemande : un jour, son supérieur hiérarchique lui commande un rapport interne ultraconfidentiel au sujet du pdg de la société, qui semble souffrir de troubles comportementaux d'origine mystérieuse.

Parallèlement à cet aspect polar dans le monde de l'entreprise, on assiste à des scènes de la vie nocturne de Simon, comme une sorte de portrait de groupe de la jeunesse libérale contemporaine, un univers de rivalité masculine, d'érotisme et d'agressivité, d'alcool, de dope et de musique techno. À l'ambiance feutrée et pressurisée de l'entreprise s'oppose le monde pulsionnel et débridé de la nuit, mais une même atmosphère poisseuse de violence sourde, de guerre latente règne des deux côtés de ce milieu de jeunes cadres conquérants.

En avançant dans son enquête, Simon ne va pas progresser et s'acheminer vers une conclusion, mais au contraire patauger et se perdre. Il va rencontrer les fantômes de l'histoire, et particulièrement une note technique rédigée en 1942 par des ingénieurs nazis, destinée à améliorer le rendement des camions à gaz qui préfigurèrent les chambres à gaz. Ce document fissure la carapace de Simon, le renvoie à l'inhumanité de son propre travail, fait imploser son enquête et tous ses repères, ainsi que la dramaturgie et les codes jusque-là relativement classiques du film.

Mais avant de découvrir ce document, des signes de la présence spectrale de l'histoire et d'Auschwitz étaient disséminés dans toutes les zones du film : les chiffres du générique, le nom de l'entreprise (SG Farb), les plans muets de l'usine toutes cheminées fumantes... On touche là au point le plus central, sensible (et éventuellement sujet à polémique) du film : les échos qu'il fait résonner entre le nazisme et le libéralisme, entre Auschwitz et le rationalisme économique moderne. Bien que ces liens soient analysés dans un vaste corpus d'ouvrages, ils ne vont pas de soi, et font violence au sens commun.

Disons juste ici que Klotz et son film, comme François Emmanuel et son livre, n'affirment jamais que le libéralisme et le nazisme sont équivalents. Ils s'attachent plus simplement et plus finement à en pointer les ressemblances paradigmatiques (l'organisation bureaucratique, les euphémismes langagiers, un certain mépris de l'humain...), la consanguinité historique. Même si la Shoah est terminée depuis soixante ans, l'ère industrielle moderne qui l'a engendrée est toujours la nôtre, et les vapeurs du crime hitlérien continuent d'imprégner notre époque et nos consciences, comme un trauma enfantin travaille inconsciemment un adulte, comme une lumière fossile continue de briller après son extinction.

Il serait toutefois erroné de réduire *La Question humaine* à ce "grand sujet", d'imaginer que ce serait un film à thèse. D'abord parce que rien n'y est bouclé, ni le récit, ni le sens. La fin, extraordinaire, reste complètement ouverte, et tous les personnages ainsi que l'histoire conservent jusqu'au bout leur part de mystère irréductible. Et puis *La Question humaine* est un film plutôt qu'un essai, qui utilise toutes

les ressources cinématographiques de l'indicible et du caché, dont les zones d'ombre scénaristiques et plastiques font aussi apparaître les fantômes de l'histoire du cinéma, de l'expressionnisme inquiet de Lang aux dangers tapis dans les ténèbres de Tourneur. *La Question humaine* nous fait réfléchir sur notre histoire et notre époque, appelle le débat, mais c'est avant tout un superbe cauchemar éveillé.

Serge Kaganski - Les Inrockuptibles - numéro 615 / 11 septembre 2007

Ce n'est pas tous les jours que l'on voit des films aussi puissants, retors, fascinants, malaisants, traversés de zones d'ombre et de mystères, qui vous hantent longtemps après la projection, brassent en vous une somme de questions et d'interrogations, remuent la voix est métallique, le phrasé précis. Simon détaille ses fonctions. Il est psychologue, spécialisé dans cette matière première qu'on appelle les « ressources humaines ». Un technicien zélé, au service d'une grande entreprise franco-allemande, un rouage efficace dans la machine à contrôler, galvaniser, voire dégraisser les troupes. Manipulation, mode d'emploi. Tandis qu'il explique, de jeunes cadres hantent l'image, silhouettes noires et blêmes dans un décor d'une blancheur clinique, tels des corbeaux dans un laboratoire. Dès cette première scène, l'intention de Nicolas Klotz et de sa complice, la scénariste Elisabeth Perceval, apparaît clairement. Il s'agit, en adaptant assez fidèlement le récit de François Emmanuel, de dénoncer la broyeuse libérale, comme il avait été question de la condition des SDF dans *Parias*, et du sort réservé aux sans-papiers dans *La Blessure*, les deux premiers volets d'un triptyque sur la société contemporaine, fictions nourries d'enquêtes documentaires. Mais si ce film singulier est ouvertement politique, il creuse son sujet bien au-delà du pamphlet. Simon, donc, excelle à repérer les maillons faibles de la chaîne de production, et à faciliter leur élimination. On lui confie une mission « délicate » : enquêter sur l'un des dirigeants, Mathias Jüst, dont le comportement dépressif devient préoccupant. C'est le début, pour le psychologue, d'une déchirante découverte de ses responsabilités, et, partant, de sa propre humanité. Car Mathias Jüst, comme Karl Rose, le directeur qui a commandé l'enquête, est, à proprement parler, un enfant du nazisme. C'est la pierre angulaire du film, le pivot d'une réflexion complexe sur les rapports entre le contexte socio-économique d'aujourd'hui et les aspects les plus sombres de l'histoire occidentale. En effet, au cours de son investigation, Simon reçoit d'un mystérieux correspondant une note de 1942 qui décrit avec une froide précision comment améliorer le rendement de l'extermination. Des mots vidés de leur effroyable substance, pour permettre l'obéissance et l'efficacité. Des mots qui font un troublant écho au langage « managérial » d'aujourd'hui, et au travail quotidien de Simon.

Il ne s'agit pourtant pas ici de confondre le libéralisme avec l'horreur nationale-socialiste, mais bien de donner à voir et à penser la manière glaçante dont l'idéologie d'aujourd'hui s'inscrit dans une continuité historique, et ce que nos sociétés portent en elles de violence organisée et anonyme. Étude du langage en tant que puissante arme idéologique et siège suprême du pouvoir, dans lequel l'homme n'est plus qu'une « unité », une « pièce », le film est le fascinant portrait d'un milieu. Mathieu Amalric, regard insondable, endosse avec intensité les tourments de ce cadre au départ si semblable aux autres, rivaux implacables partagés entre conformisme étroit et animalité viscérale. Michael Lonsdale et Jean-Pierre Kalfon, eux, incarnent les grands patrons avec une opacité jubilatoire.

Dans ce puzzle intrigant, thriller politique et psychologique fait de longues séquences tout en clairs-obscur, chaque gros plan sur un corps, sur les éclats tranchants d'une « rave » ou la grisaille ouatée d'un bureau suggère un glissement du réel, à la limite de l'étrange. Une formidable expérience.

Cécile Mury - Télérama

La mise en parallèle entre le fonctionnement d'une entreprise moderne, déshumanisée, exclusivement tournée vers le profit, et la négation de l'être humain propre à l'idéologie fasciste, est particulièrement brillante et convaincante. Et d'autant plus percutante qu'elle se construit par étapes, au détour d'un scénario sans ratures, implacable et juste. Non démonstratif, mais suggestif. La perte d'équilibre du personnage, qui devient peu à peu l'ombre de lui-même et le fantôme de son imposture, est remarquablement amenée, par des images miroitantes, qui semblent constamment se dédoubler ou s'évanouir dans leur abyme. Nicolas Klotz signe un film d'une intelligence sociologique et historique rare, comme on en voit peu au cinéma. Et puisqu'il faut rendre à César ce qui lui appartient, saluons avant tout le talent de l'écrivain François Emmanuel, auteur du roman dont l'œuvre est tirée.

Laurence Berger - commeaucinema.com

Le point de départ peut rappeler celui d'*Apocalypse Now* (un homme est chargé d'enquêter sur un de ses supérieurs, accusé d'être devenu fou), et il conduit à une autre descente aux enfers, plus feutrée mais non moins vertigineuse. Ambigu et déroutant, le film progresse par digressions, et en appelle perpétuellement au frottement entre les images et les mots, les sensations et les idées. De ces télescopes, émerge peu à peu une saisissante représentation, à la fois descriptive, analytique et impressionniste, de notre époque. Le propos lui-même, celui du livre dont le film est tiré, peut paraître s'appuyer sur une thèse un peu fumeuse (un parallèle entre les dégraissages en entreprise et la solution finale), mais en réalité il frappe juste et au bon endroit. En effet, il s'agit de démontrer comment, en pervertissant le langage, en n'employant plus qu'une terminologie technique, on est parvenu à rendre le pire acceptable. Comment l'élimination de l'humain dans le langage permet l'élimination de l'humain dans l'homme. À la faveur de cette réflexion, Klotz se livre à une vraie recherche sur la manière de filmer un texte (comment l'inclure dans un récit ? comment le faire vivre à l'image ?). Il résulte de tout cela un film qui pense et fait penser, mais qui a le grand mérite de solliciter pour cela toutes les facultés de perception du spectateur, et toutes les possibilités du cinéma.

N. M. - Fiches du Cinéma